

Extraits d'entretiens sur les débuts de la politique en milieu mélanésien

Sources :

Soriano, Eric, 2000, « Tisser des liens politiques. Mobilisations électorales et vote mélanésien (1946-1958) », in Bensa, Alban et Leblic, Isabelle (dir.), *En Pays Kanak*, Paris, Mission du Patrimoine Ethnologique, Collection Ethnologie de la France, cahier 14, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.

Trépiéd, Benoît, 2007, *Politique et relations coloniales en Nouvelle-Calédonie. Ethnographie historique de la commune de Koné, 1946-1988*, Paris, thèse de doctorat en anthropologie sociale, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (consultable au Centre Culturel Tjibaou).

Tournées de propagande UC en tribu : les stratégies des candidats mélanésiens

« Quand on va en tribu à cette époque, la politique n'est pas encore quelque chose de très compris par les gens. Eux, ils voient ce qui fait le Mélanésien dans sa culture : la tribu, le clan, les chefs, la terre... Ils réagissent en fonction des problèmes coutumiers mais la politique elle n'est pas perçue comme quelque chose de réel, vous comprenez. Ca, c'est un gros problème pour nous. Le vote, on l'explique en disant que cela doit rapporter quelque chose. Des adductions d'eau, l'électricité, les routes [...], mais la politique comme les Européens, ça ne vient que chez certains et petit à petit. »

(entretien d'Eric Soriano avec Michel Kauma, Nouméa, juillet 1994).

« A l'époque, le travail des élus était beaucoup plus simple, il suffisait de savoir qui étaient les notables et toute la tribu suivait, sans rien dire, parce que le notable l'avait dit. La question, c'était juste de savoir qui il fallait aller voir en premier. Parce qu'après, cela créait des jalousies. Il y avait des gens qui étaient incontournables parce qu'ils étaient chefs ou qu'ils s'occupaient bien des affaires de la tribu. Mais pour les voir, il fallait d'abord voir qui était important. Après seulement, on pouvait discuter. Souvent avec un traducteur, parce qu'il y a beaucoup de langues chez nous et tout le monde ne parlait pas le français. »

(entretien d'Eric Soriano avec Maurice Parawi Reybas, Nouméa, juillet 1994).

« Ce qui nous a sauvés, c'était la coutume. Les gens, ils avaient l'habitude de la coutume c'est-à-dire qu'ils savaient à qui il fallait obéir. La force de la coutume a fait que même si les gens ne comprenaient pas très bien à quoi correspondait ce geste, ils savaient que c'était bien pour la tribu parce que le chef ou le conseil des anciens l'avaient dit. A cette époque, les jeunes et les femmes obéissaient au doigt et à l'œil, il n'y avait pas de contestation. Et ne pas faire ce qu'on vous disait, c'était refuser quelque chose de sacré. Alors, dans la tête des gens, ne pas aller voter, c'était comme ne pas respecter les règles de la coutume. »

(entretien d'Eric Soriano avec Elia Tidjine, Pouv, septembre 1996).

« Nos vieux avant, quand on sort de la messe, deux ou trois semaines avant l'élection, ils disent, ils annoncent à tous les gens que ce jour-là, on va voter. Donc la liste à nous, voilà, ils nous montrent. Il y avait les délégués de l'UICALO, [...] ils passent dans les tribus, et puis ils annoncent aux gens, « voilà, il y aura une élection. Nous, on va voter... », ils montrent les cartes ou les bulletins. Ils ont mis dessus la croix [verte, symbole de l'UC], pour pas qu'on se trompe, même le vieux qui ne lisait pas. »

(Entretien de Benoît Trépiéd avec une femme de la tribu de Tiaoué, Koné, décembre 2002).

Conditions matérielles du vote

« A cette époque-là, on ne vote pas dans les tribus, on vote tous en bas, au village de Koné. [...] Mais il n'y a pas de voiture qui monte à la tribu, on descend à pied. Les vieux, les vieilles dans le temps, ils vont à pied, voter à Koné. [...] Alors il y a des gens qui partent un jour avant. C'est-à-dire le week-end où il y a le vote, les gens ils partent d'ici Atéou le vendredi ou le samedi. Ils vont dormir à Koniambo [*tribu située à 4 km du village*]. De là, ils descendent le dimanche matin au village pour voter. Après ils retournent là-bas [*à Koniambo*], et puis ils rentrent, ou alors il y a des gens qui rentrent ici le matin de bonne heure, le lendemain. [...] Il y en a qui partent tous ensemble, pour aller au vote, en marchant. Il y a des familles qui partent en famille. Ils marchent à pied, ou ils montent à cheval. »

(entretien de Benoît Trépiéd avec un homme de la tribu d'Atéou, Koné, février 2004).

Perception locale de l'UC : la question de l'eau

BT : « Comment vous êtes devenu délégué de l'UICALO ? »

« A cette époque-là, il y avait pas des gens qui ont des capacités supérieures, en études et tout ça. Si on parlait un peu le français, allez, vas-y. C'est comme ça qu'ils m'ont mis. C'était pour former l'UICALO et l'UC.

Après, une fois qu'on avait formé l'UC, ils ont demandé ce qu'on voulait dans chaque tribu. Moi, j'ai demandé pour l'eau, on était malheureux ici pour l'eau. J'avais demandé donc, juste pour une adduction d'eau, à notre parti politique. [...] Je suis descendu à Païta pour la formation de l'UICALO [*assemblée générale constitutive de mars 1947...*] Il fallait faire des comptes-rendus de ce qui ne va pas chez nous. Moi j'ai dit : c'est l'eau, on est mort pour l'eau. On peut pas laver le linge sans que le linge devienne jaune. On sait ce que ça fait le nickel. [...] Après ça, on a fait la réunion ici. Moi, j'ai dit aux gens ici : « j'ai demandé pour l'eau, on va avoir l'eau, ils ont dit oui, ils vont arriver avec des tuyaux. Ils vont venir voir d'abord, après ils vont envoyer les tuyaux. » »

(Entretien de Benoît Trépiéd avec un homme de la tribu de Koniambo, ancien maçon de la Mission catholique, Koné, novembre 2002).

« Moi, la tribu où j'ai vu le premier robinet, c'est à Koniambo. C'est les vieux qui ont creusé la tranchée, la conduite, pour amener l'eau. Moi, je faisais encore l'école à Tiaoué, j'étais un tout petit gamin. Et le mercredi après-midi, on va toujours dans les tribus, le jeudi il y a pas d'école. Je descends à Koniambo avec mes oncles, ma grand-mère était là. De ce temps-là, on allait chercher l'eau à la rivière. Et le soir on arrive, un de mes oncles dit : « viens voir le robinet avec la grand-mère », j'ai dit : « mais robinet c'est quoi ? ». Arrivé là, on arrive avec la lampe, il tourne le robinet, l'eau coule. Il dit : « à partir de maintenant, c'est fini, avec ta grand-mère vous n'irez plus chercher l'eau à la rivière. L'eau, elle arrive par le tuyau. » C'est là où j'ai vu, le premier travail de l'UICALO, UC. Moi, j'ai toujours dit, là où j'ai vu le premier robinet, c'est à Koniambo. A Koniambo, l'eau venait par un tuyau. Mais à Tiaoué, on allait encore prendre l'eau à la rivière. C'est de là que j'ai toujours dans ma tête : ah, l'eau, c'est UC, il faut pas aller à côté. »

(Entretien de Benoît Trépiéd avec un homme de la tribu de Tiaoué, Koné, juillet 2003).